

# Le Samedi

VOL. III. - NO. 26

MONTREAL, 5 DECEMBRE 1891

PAR ANNEE, \$2.50.  
LE NUMERO, 5 CTS.



PAULINE HALL

CELEBRE CANTATRICE. AU "QUEEN'S THEATRE" LA SEMAINE PROCHAINE. (Voir Page 7).

# Le Samedi

(JOURNAL HEBDOMADAIRE)

PUBLICATION LITTÉRAIRE, HUMORISTIQUE,  
SCIENTIFIQUE ET SOCIALE.

ORGANE DU FOYER DOMESTIQUE.

REDACTEUR: LIONEL DANSEREAU

ABONNEMENT

Un An, \$2.50. — Six Mois, \$1.25

(STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE)

Prix du Numéro, 5 Centimes.

S'adresser pour les informations, les abonnements et  
les annonces aux gérants, MM. POIRIER, BESSETTE &  
NEVILLE, No. 516 Rue Craig, ou par lettre àLA SOCIÉTÉ DE PUBLICATION DU "SAMEDI,"  
MONTREAL.

MONTREAL, 5 DECEMBRE 1891.



Rien ici-bas n'est estimable que le bon sens et la vertu.

Les livres sont à l'âme ce que les aliments sont au corps.

Chose que le feu ne peut pas réchauffer : le sang-froid.

Le sage se demande à lui-même la cause de ses fautes, l'insensé le demande aux autres.

La compassion qui accompagne l'aumône est un don plus grand que l'aumône elle-même.

Il y a des gens qui ne savent pas perdre leur temps tout seuls ; ils sont le fléau des gens occupés.

Celui qui fait du bien à un méchant laboureur l'air, trace un dessin sur les flots, lave le vent avec de l'eau.

Il est souvent plus court et plus utile de quarder aux autres que de faire que les autres s'ajustent à nous.

La première règle de la charité chrétienne est qu'on ne peut croire le mal, si l'on n'a rien vu, et que l'on doit se taire, si l'on a vu.

## NOS CHÉRIS



Monsieur Félix. — Dis moi : ta sœur aime-t-elle à me voir venir ?

Loulou. — Vous pouvez le croire : elle dit que, sans vous, monsieur Alexis ne serait pas jaloux.

Une des choses les plus difficiles dans les affaires publiques, c'est d'empêcher une fanfare de se croire toute la procession.

N'essayez jamais de faire un compliment à une dame en lui disant qu'une certaine toilette la rajeunit de cinq années.

Un monsieur de précaution a défendu à sa femme de lui jeter un baiser de peur qu'elle ne vise mal et n'atteigne le voisin.

Nous connaissons un artiste qui joue le premier violon dans un orchestre, et qui chez lui ne peut aspirer qu'au second, et encore...

L'homme d'affaires par excellence est celui-ci qui a écrit sur la porte de son cabinet : "Je suis allé me marier, reviens dans une demi-heure."

Tant qu'elle n'était que la mère de ma femme, j'en faisais à peu près ce que je voulais ; mais maintenant qu'elle est grand-mère du bébé, elle cumule trop pour moi.

Un pécheur n'est pas toujours responsable du succès de sa pêche ; mais que penserait-on d'un pécheur qui, par habitude et presque par principe, aurait pris son parti de ne rien prendre ?

A frayer avec les bons, un méchant devient meilleur ; le bon reste bon encore qu'il fraye avec les méchants, La fleur communique son parfum au pot de terre qui la contient, mais l'odeur de l'argile ne se communique pas à la fleur.

## UN TÊTE A TÊTE INTERROMPU

Le père, (du haut de l'escalier). — Que fais-tu à la porte Marie ?

Marie. — Je regarde la lune, papa.

Le père. — Eh ! bien, dis à la lune de s'en retourner chez elle, et va te coucher ; il est onze heures et demie.

## FIANCÉS

Sous l'œil des grands parents, tous réunis un soir,  
On les fiança donc—des leur plus tendre enfance—  
Quinze ans après, leur cœur confirmait la sentence :  
Le désir des aïeux devint leur doux espoir.

Quand éclata soudain l'appel d'un saint devoir.  
Ils allaient, pour l'hymen, échanger l'alliance ;  
La Patrie évoquait le jour de délivrance !  
Lui partit, brave et fier, murmurant : "au revoir."

Elle ne voulut point l'attendrir par des larmes  
Et, de ses fines mains lui présentant les armes,  
Elle approcha son front des lèvres de l'époux.

Longtemps Blanche attendit la lugubre nouvelle ;  
Puis la vierge d'hier—veuve chaste et fidèle—  
Réserva pour le ciel son premier rendez-vous.

CAMILLE NATAL.

## SURSUM CORDA



Monsieur Contrepattes (après les fiançailles). — Ma chère Anastasie, vous allez trouver comme c'est bon d'avoir un défenseur dans le monde, un homme dévoué vers lequel on peut en tous temps lever les yeux !

## MOTS D'ENFANTS

Horace. — Je n'irai pas prendre mon bain maintenant.

Le père. — Pourquoi ?

Horace, montrant l'écume blanche de la mer. — Tu vois, quelqu'un est allé prendre un bain au savon et son eau est restée là.

Paul. — J'ai deux sous chaque fois que je prends mon huile.

Louis. — Et qu'est-ce que tu en fais ?

Paul. — Je les mets dans ma tirelire, et quand il y en a assez, maman m'achète une autre bouteille de remèdes.

L'oncle. — Souviens-toi, Fernand, que si tu conserves les sous, les piastres auront soin d'elles-mêmes.

Fernand. — J'ai bien soin des sous, mais aussitôt qu'ils sont arrivés à être des piastres, c'est papa qui en a soin.

## LE ROLE DE LA BARBE



Comment le poil de la figure peut tour à tour faire du même homme un ingenu, un élégant, un artiste, un militaire, un marchand, un étranger etc...

A MADELEINE

SONNET

Mets une épingle d'or dans tes cheveux d'ébène ;  
 J'aime le jaune sur le noir.  
 Mets un souris d'amour sur ta lèvre sercine ;  
 Qu'ainsi te voilà belle à voir !  
 On dit, — n'écoute pas, — que l'amour, Madeleine,  
 A vingt ans déjà touche au soir.  
 Que toute femme un jour, mais un seul jour est reine,  
 Dois-je encore conserver l'espoir ?  
 De poser sur ton front le royal diadème  
 Des fleurs blanches de l'oranger ;  
 De te prendre à mon bras et de dire : je t'aime.  
 Et de sourire et de songer ? ...  
 — Espère, aime-moi donc, répondit la mignonne,  
 Les fleurs de nos amours n'auront jamais d'automne ...

J. B. CHATRIAN.

PAS D'EFFET SANS CAUSE

Alphonse. — Veux-tu un cigare ?  
 Charles. — Non, je ne fume plus.  
 Alphonse. — Bon ! non ! Mais dis-moi si elle est  
 brune ou blonde.

UNE LANGUE DIFFICILE

Madame Parvenue. — Je me demande toujours comment les gens font pour se comprendre en anglais.  
 Madame Saistout. — C'est absurde ce que vous dites-là !  
 Madame Parvenue. — Pas du tout. Mes deux filles parlent l'anglais, comme tu sais l'allemand, et elles ne peuvent pas se comprendre entre elles.

PAUVRE MALHEUREUX

Paul. — Est-ce l'ami Alphonse qui s'en vient là-bas ?  
 Jules. — Oui.  
 Paul. — Fuyons-le ; j'ai toutes les raisons du monde pour croire qu'il a sur lui le portrait de son premier né.

MALADIE GRAVE

La vieille dame. — Je vous ai envoyé chercher, docteur ; je me sens toute drôle. Ne pouvez-vous pas me faire quelque chose ?  
 Le médecin. — Qu'est-ce que c'est ; où sentez-vous votre mal ?  
 La vieille dame (sur un ton d'épuisement). — Je ne sais pas, docteur. On dirait qu'il y a un vide quelque part. Je ne peux pas me sentir une seule douleur.

NÉ ARTISTE



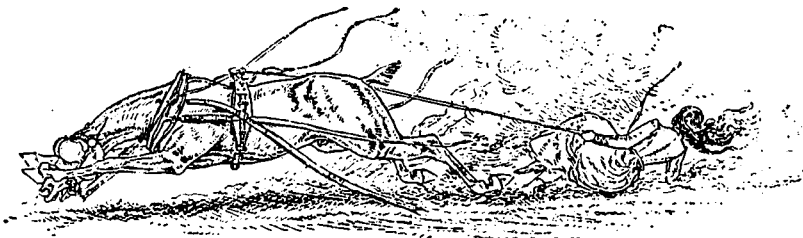
Madam Parvenu. — Dans quel genre allez-vous bâtir.  
 Monsieur Parvenu. — Grand genre ; tout ce qu'il y a de distingué, il y aura à l'entrée deux escaliers : l'un pour monter et l'autre pour descendre. La cave au charbon sera à fresque. Je veux montrer à ces imbéciles comment un homme intelligent sait se servir de son argent.

Quelques Expressions Populaires



I

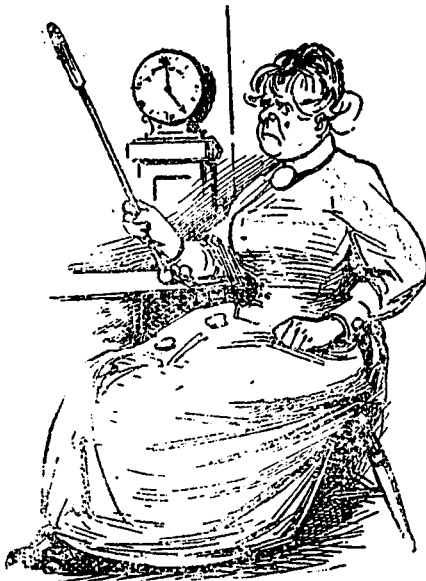
Il obtint les positions les plus élevées.



II

(VENTE DE CHEVAUX)

A vendre un cheval sain et sans défauts, qu'une dame a déjà conduit.



III

(5 HEURES DU MATIN)

L'absence donne de l'intensité à l'amour.

PAS SEULEMENT A LA SURFACE

Héloïse. — C'est un jeune homme très agréable, mais j'imagine qu'il n'a qu'une politesse de surface.  
 Julie. — Pas du tout : je l'ai vu dans un chemin de fer sous-terrain donner son siège à une vieille dame.

CE QUE C'EST QUE L'ÉDUCATION

Un apprenti cordonnier. — Donnez-moi donc une saucisse végétale.  
 Un épicier. — Un... quoi ?  
 L'apprenti. — Une saucisse végétale ?  
 L'épicier. — Connais pas.  
 L'apprenti. — Comment ! Vous ne savez pas ce que c'est qu'une saucisse végétale ? un concombre, pardine !

GROSSE DÉCOUVERTE

Grégoire. — Dis donc, qu'est-ce qu'un alchimiste ?  
 Pinotor. — C'est un homme qui d'un vil métal en fait un précieux.  
 Grégoire. — Alors, je suis alchimiste ; hier, j'avais une vieille montre en nickel et je l'ai changée au mont de piété en douze pièces d'argent.

UNE RECONNAISSANCE

Premier étranger. — Je vous demande pardon, monsieur ; vous me regardez si attentivement que je vous demanderai si vous reconnaissez quelque chose en moi que vous est familier ?  
 Second étranger. — Oui, mon parapluie.

PAS DU MÊME GOUT

Mr. de Bout. — Allons mon vieux, ne te décourage pas ; tes affaires reviendront ! " A brebis tondue Dieu mesure le vent."  
 Mr. le Canotier. — C'est qu'il ne le mesure trop, le vent ; je voudrais qu'il m'en mit plus dans les voiles.

UN HOMME DE SERVICE

Le magicien. — Maintenant, mesdames et messieurs, examinez bien. Si une dame veut bien monter sur la scène, je la fais entrer dans ce coffret, je le ferme à clef, et quand je le rouvrirai, la dame aura disparu sans laisser de trace.  
 Un auditeur (à sa femme). — Je t'en prie, ma chère, monte donc là pour obliger monsieur.

NATURE NERVEUSE

Charles Lencif. — Enfin, après dix ans, tu as fini par faire ta proposition.  
 Grosel. — Oui, hier soir ; je crois que ça tournera bien.  
 Charles. — Comment ! Elle n'a pas accepté ?  
 Grosel. — Pas encore, mais je crois qu'elle acceptera.  
 Charles. — Qu'a-t-elle dit, en somme ?  
 Grosel. — " Cette proposition est tellement inattendue !"

UNE PHYSIONOMIE INDIFFÉRENTE



Le conducteur. — Votre billet, s'il vous plaît ?  
 Le voyageur. — Ah ! ça ! Voilà cinq fois que vous me le demandez.  
 Le conducteur. — Pardon, monsieur ; vous avez une figure difficile à retenir.

## LA RÉCOLTE DU "SAMEDI"

(A travers les journaux Parisiens.)

Deux fiancés s'unissent à la mairie de Marseille.

Le maire, au moment de prononcer les paroles d'usage, regarde les actes de naissance :

—Comment ! dit-il au futur, que vois-je : né à Paris ? Vous n'êtes donc pas né à Marseille ?

—Mais non, Monsieur le maire.

L'officier public a un sourire dédaigneux et, froidement, s'adressant à la jeune fille :

—Je vous plains, Mademoiselle !

Un officier aux gardes caracolait à la campagne sur un cheval.

Un curé des environs trotte modestement sur un âne, vint à passer :

Comment va l'âne, Monsieur l'abbé ? lui cria Champenetz.

—A cheval, Monsieur l'officier, à cheval, répliqua finement l'abbé.

L'autre jour, c'était la foire aux cochons au Nonion (Aisne). Un brave curé traverse le marché pour l'exercice de son ministère, un malappris l'interpelle grossièrement :

—Eh ! eh ! paraît qu'au marché n'y a que des cochons et des curés :

Le digne curé va droit à lui dit :

—Eh bien, Monsieur, êtes-vous curé ?

—Non, non, je ne suis pas curé.

—Eh bien, alors, vous êtes un cochon ; il n'y a pas de mi lieu.

Et tout le monde d'éclater de rire en voyant l'ahurissement de l'insulteur.

A l'approche de la Toussaint, Rapineau a chargé un marbrier de graver à nouveau l'inscription de sa sépulture de famille.

—Voyant trois larmes (!!!) au bas de l'inscription :

—Pourquoi trois larmes, s'écrie-t-il, lorsque nous n'avons que deux yeux !

Entre bébés, au Jardin d'Acclimatation :

—Dis donc, Jacquot, pourquoi que l'éléphant il a un si grand nez ?

—C'est peut-être parce que, quand il était petit, il mettait ses pattes dedans.

A la caserne :

Un homme est proposé pour la réforme par le médecin-major, pour cause d'affection au foie.

Camollot au major :

—Est-ce contagieux ?

—Non, mon colonel.

—Pas contagieux ? alors... pas de réforme !

Entendu dans un omnibus :

Une vieille dame.—Il paraît que l'on va ouvrir de nouveaux cimetières dans la banlieue...

Un farceur.—Oui, Madame. On fera même six cents francs de rente viagère au premier qui les étrennera.

La vieille dame.—Vous verrez que ça tombera encore sur quelqu'un qui n'en aura pas besoin !

En Suisse, au bord d'un lac. Les vagues sont agitées. Quelques touristes ayant fait prix avec le batelier sont sur le point de mettre le pied dans la barque :

—Est-ce que la traversée du lac est dangereuse ? demande l'un deux au cocher.

—Oh ! du tout, Monsieur.

—On nous a dit, pourtant, qu'il y a quinze jours une famille de cinq personnes s'y était noyée ?

—C'est vrai, mais ils suivaient un chemin différent de celui que nous allons prendre.

## LES PETITES MÉDISANCES DE SALON



Un monsieur qui fait la revue des invités.—Voilà cinq minutes que j'observe ce couple ; elle le dévore des yeux ; mais il est tout glacé et muet comme un poteau.

La dame qui l'accompagne.—Un poteau auquel elle voudrait s'attacher.

Le monsieur.—Pour faire comme au temps des sauvages : brûler à petits feux.

La petite Louise, qui est aussi paresseuse qu'ignorante, revient de l'école.

—Maman, cette fois, j'ai manqué d'être la première.

—Vraiment ?

—Oui. C'est la petite fille d'à côté de moi qui l'a été.

Un mot bien touchant :

G... rencontre, hier, Mlle de N...

—Quoi, lui dit-il, depuis sept ans, toujours en deuil de votre mère ?

—Hélas ! répondit la jeune fille, elle toujours morte.

Une dame souffrant de la fièvre envoie chercher, par sa bonne, chez le pharmacien, 35 centigrammes de sulfate de quinine et autant de sal-separeille.

La domestique, qui n'avait sans doute pas bien compris, demanda au pharmacien 35 centigrammes de surface d'équilibre et puis autant de saleté pareille.

—Bonté divine ! Louise, qu'avez-vous répandu sur la tapisserie de cette chaise ?

—Oh ! ce n'est rien, Madame ; j'y ai mis de la moutarde pour chasser le chat qui venait toujours s'y coucher.

## A QUOI SERVENT LES JOURNAUX



Elle.—Veux-tu le journal du matin ?

Lui, (homme politique).—Je ne sais pas. Parle-t-il de moi ?

Elle.—Non.

Lui.—A quoi bon lire les journaux ?

Taupinard n'a pas de chance. Il a un garnement de fils qui s'est fait expulser de l'École des Mines juste vingt-quatre heures avant les vacances. Mais Taupinard est philosophe, et quand on lui parle de ce fils peu chanceux, il dit en se rengorgeant :  
— Mon fils ! il est sorti le premier de l'École des Mines

Le petit Jean récite sa leçon.  
Quels sont les éléments ?  
— L'eau, la terre, l'air.  
Et puis ?  
— Je ne le sais plus.  
— Voyons, vous savez bien, celui qui cause tant d'accidents ?  
— Ah ! oui ! les chemins de fer.

Le pouce  
Quand on fait mal ce qu'on doit faire  
On s'en mord le pouce, dit-on.  
C'est Adam, notre premier père  
Qui nous donna cette leçon.  
Ce vieux gourmand après sa pomme  
Se mordit les pouces aussi :  
Et de père en fils voilà comme  
Nous avons ce doigt racourci.



LE MONDE OU L'ON S'ENNUIE.

La tante apporte à ses neveux et nièces des cadeaux de voyage, entre autres une horrible boîte à musique faisant un vacarme effroyable :  
— Voyons, dit-elle aux enfants qui l'entourent, à qui vais-je donner cette jolie boîte à musique ?  
— Veux-tu me croire, dit le père des bambins, d'un air inquiet, eh bien ! donne-là à Gaston.  
— Pourquoi à lui ?  
— Parce que c'est lui qui la détraquera le plus vite.

Lord Hertford avait loué un hôtel rue Laflite. Un matin, le domestique de milord trouble son sommeil en lui annonçant qu'on vient visiter la maison.  
— La maison ? mais je l'ai louée.  
— Oui, milord ; mais le propriétaire veut la vendre, et les acquéreurs se présentent pour la voir.  
— Dites au propriétaire que j'achète la maison et qu'on me laisse dormir.

A une Beauceronne qui voit la mer pour la première fois :  
— Eh bien ! qu'en dites-vous ? Est-ce assez beau ?  
— Oui, dit-elle, mais que de terrain perdu pour la culture.  
Restaurant à vingt-trois sous :  
Le garçon.— Quel vin prendra Monsieur, rouge ou blanc ?  
Le dîneur.— Donnez-moi le meilleur.  
Le garçon.— Messieurs, c'est le même !

## ENTRE VOISINES



*Madame Colapinto.* — As-tu entendu dire cela : que la Colas, d'en face, est octogénaire ?

*Madame Langlumé.* — Si ce n'est pas honteux, à son âge !

## LE RECIT DU VIEUX FLOTTEUR

CONTE D'ALSACE

(Pour le SAMEDI)

I

Au temps où je parcourais cette merveilleuse contrée qui s'étend entre les deux Sarres, depuis le Donon jusqu'à leur confluent, au delà de Lorquin, j'arrivai un soir à une cabane de flotteur, au bord de la rivière.

Toutes ces forêts, succédant aux forêts, comme autant de décors féeriques ; la longueur de la course, depuis le petit jour, en plein soleil d'août ; ces grands horizons infinis, où l'on ne distingue plus enfin que du brouillard, m'avaient tellement fatigué, qu'au lieu de descendre à Saint-Quirin, je résolus de demander l'hospitalité à ce toit que la Providence semblait mettre sur ma route.

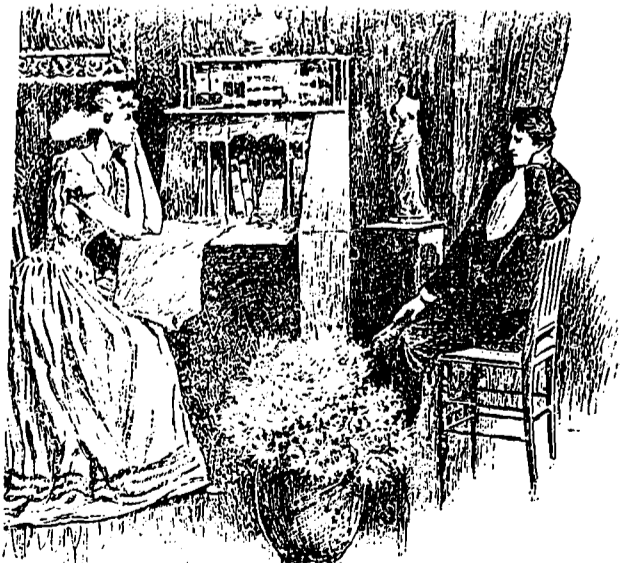
C'est ce que j'ai vu de plus joli, dans toutes mes promenades à travers Les Vosges, que cette maisonnette, à toiture de bardeaux, avec ses petites fenêtres, à volets verts, encadrées de pampres qui couvraient toute la façade. Un escalier en pierres sèches y montait et à travers un treillis à claires voies s'apercevaient des dahlias rouges et de beaux carrés de légumes.

Comme j'arrivais au chemin qui traverse la prairie, la porte s'ouvrit tout à coup et un vieillard, apparaissant sur le seuil, descendit et s'en vint à ma rencontre. Il m'avait sans doute aperçu de loin, car ôtant son bonnet de coton, il m'accueillit par ces mots :

— Soyez le bienvenu, monsieur, si comme je le suppose, vous venez me demander le gîte pour cette nuit.

J'étais à mon tour mon chapeau et, touché de cette hospitalité si cordiale, je répondis :

## UNE CERTITUDE INDISPUTABLE



*Alphonse à sa sœur.* — Tu vois l'homme le plus malheureux du monde. J'ai demandé la main de Juliette et elle m'a refusé en raison de notre différence d'âge.

*Ida.* — Tu as dix-neuf ; attends deux ans ; vous aurez tous deux vingt et un ans.

— Avec plaisir, avec grand plaisir, mon brave homme, car je tombe à même de faim et de fatigue.

— Eh bien ! entrez, reprit mon hôte ; le vieux flotteur de la Sarre-Rouge n'a jamais refusé sa porte à personne.

Nous montâmes l'escalier.

C'était un bon type d'homme, haut de six pieds, les épaules larges, encore très solide, malgré ses cheveux blancs et le dur métier qu'il avait mené toute sa vie. La solitude l'avait rendu un peu silencieux et, aux deux larges rides qui sillonnaient son front, je devinais que ce vieillard avait beaucoup souffert.

II

Alors, après la grande écuelle de lait caillé et les pommes de terre cuites sous la cendre, qu'il me servit — et que je dévorai — ce fut une bonne soirée de douce causerie au coin de son feu d'écorces...

Nous parlâmes longtemps du pays, des sites pittoresques des environs, des vieilles ruines de Lutzebourg et du Nideck, que j'allais visiter.

Nous continuâmes ainsi bien avant dans la nuit, et ce n'est que fort tard, lorsque le feu s'éteignait dans lâtre, qu'il me conduisit à mon lit, au bon lit de feuilles sèches de la montagne, qui embaumaient. Et, tenez, c'est peut-être la meilleure nuit dont je me souviens, tellement les merveilles de cette journée, cette cordiale et franche hospitalité du vieux flotteur m'avaient fait du bien.

Le soleil se levait déjà tout rouge, là-bas, derrière la cime du Sonnenberg, lorsque je descendis.

Le brave homme, tranquillement assis sur le banc de pierre, devant sa porte, fumait sa pipe d'un air grave... Je pris place à côté de lui et c'est de cet instant de recueillement et de silence que je profitai pour lui poser une question.

— Père Nicklausse, lui dis-je, au bout d'une minute, vous savez peut-être que je voyage pour étudier les mœurs et l'histoire de nos montagnards. Serais-je indiscret en vous demandant le récit de votre vie. J'en ferai un conte. Le vieux flotteur me considéra un instant, puis il dit :

— Si vous voulez... Mais je vous préviens qu'elle n'est pas gaie, mon histoire.

— Allez toujours, père Nicklausse, lui répondis-je, il m'en faut aussi de cette couleur-là...

III

Alors, devant les grands sapins du Sonnenberg, qui fumaient aux premiers rayons du soleil et d'où s'élevaient de temps à autre les cris perçants des buses et le chant de la haute-grive, le père Nicklausse me fit ce récit :

— Il y a longtemps de cela, oh ! oui, bien longtemps, j'avais vingt-deux ans et elle, — la Justine — elle en avait à peine dix-huit. Comme le temps passe vite tout de même, puisque je marche sur la soixante-neuvième...

C'était un dimanche de juillet, là-bas, du côté du Nideck, vous savez, la vieille ruine qui se dresse fièrement au haut d'un mur perpendiculaire de roches de porphyre, non loin de Haslach.

## LA DIAGNOSTIQUE DU MÉNAGE



(En visite chez un nouveau voisin.)

*Lui.* — Oh ! Ce sont de nouveaux mariés !

*Elle.* — A quoi vois-tu cela ?

*Lui.* — On laisse fumer dans le salon.

Nous étions sur la colline opposée, cinq ou six jeunes gens des environs et comme le petit vin du Fénétrange nous tapait un peu dans la tête, il vint à ce grand béjone de Kasper une idée diabolique.

J'étais occupé à ramasser des mûres, un peu à l'écart. Tout à coup il cria :

— Eh ! vous autres, là-bas, si nous lançons des roches dans le torrent, qu'en dites-vous ? Une bouteille de vin à qui frappe juste.

— Ça va, répondirent les autres, d'une seule voix.

J'avais toujours eu peur de cet amusement dangereux, mais là, cette bouteille de Fénétrange — un nectar, — me fit venir l'eau à la bouche, et pour la première fois de ma vie, vous allez voir comme je fus puni de ma gourmandise. Oh ! mon Dieu, quand j'y pense !

Ce grand gueux de Kasper avait déjà proposé la courte-paille, pour savoir qui jetterait le premier et le sort voulut que ce fut moi.

Une voix intérieure me disait :

— Ecoute, Nicklausse, tu vas t'exposer à faire un malheur, pour une misérable bouteille de vin, que tu achèterais quinze sous chez le premier aubergiste venu. Et s'il y avait quelqu'un là-bas, dans la vallée ?...

Cette idée me fit frémir, mais là, sans penser

## UN HOMME BIEN PROPORTIONNÉ



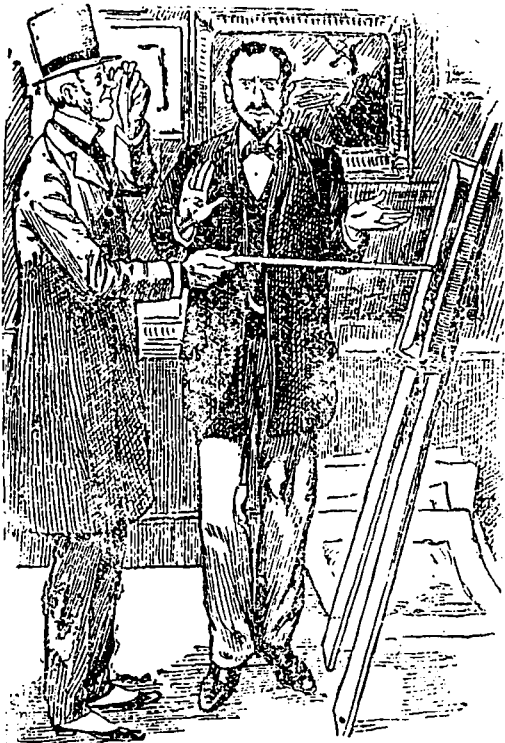
*Le chemisier.* — Des faux-cols ? Quel point ?

*Patrice de LaVerterin.* — Hein ? Quel point ?... Je l'ignore.

*Le chemisier après avoir mesuré.* — Voilà ! Monsieur mesure quinze points au cou.

*Patrice.* — La bonne blague ! On vient de me vendre un chapeau de 6}. Sûr, j'ai la tête plus grosse que le cou.

UN CONNAISSEUR



Un paysan du Danube. — De qui est ce tableau ?  
L'artiste. — C'est d'un vieux grand maître : un original de Raphaël. Mais n'y touchez pas avec votre bâton.  
Le paysan. — Je comprends ; il n'est pas encore sec.

plus loin, et excité par les cris et les railleries des camarades, qui disaient déjà, d'un air moqueur :

— Voyez donc, Nicklausse, qui n'ose pas lever sa roche. Quelle poule mouillée ! La Justine n'en voudra jamais d'une femmette comme ça !

Cette dernière insulte, lancée en plein visage, fit faire un seul tour à tout mon sang et je criai, en les regardant de travers :

— Eh bien, vous allez voir et ce sera dans le torrent.

Je choisis une roche toute ronde, haute d'un pied, qui pesait bien cent livres, et que nous eûmes toutes les peines du monde à amener au bord du plateau.

Et brusquement, pour ne pas faillir au dernier moment, je la touchai du pied.

Quels bouds, mes amis, quels bouds, et comme elle descend ! Et au milieu de sa course, lors-

LE TALENT DE LA PERSUASION



Le tailleur. — Étonnant ! Toutes vos mesures correspondent exactement aux proportions de l'Appollon du Belvédère !

Charles l'Épatant. — Vraiment... ? J'y songe ; vous ferez mieux de me faire trois pardessus et douze habitements complets.

qu'elle arrive dans les sapins, c'est quelque chose de terrible : elle disparaît dans les arbres, qui réapparaît un peu plus bas, puis disparaît de nouveau... un vieux sapin, le plus gros de la côte, se trouve malheureusement sur son passage ; elle se brise comme verre, et après deux minutes d'attente anxieuse, plus un bruit, plus rien.

— Je n'ai pas touché le torrent, s'écrièrent les autres, tout joyeux. Je n'avais donc pas gagné ma bouteille.

Je commençais déjà à me repentir de ma témérité, lorsque tout à coup une grande clameur s'éleva là-bas, dans le fond de la vallée. Tout mon sang se glaça dans les veines ; un nuage passa devant mes yeux et je me sentis défaillir. Lorsque le grand Kasper s'écria, d'une voix rauque, en devenant plus blanc qu'un linge :

— Mon Dieu, qu'est-ce qu'il y a là-bas ? Des femmes qui appellent au secours !...

IV

Ici le père Nicklausse s'arrête un instant pour s'essuyer le front et les yeux, d'où les larmes coulaient par torrents, et fixant sur moi, pendant une longue minute, ce regard triste de tous ceux qui ont beaucoup souffert, il me dit, entre deux sanglots :

— J'avais tué raide la Justine, monsieur, ma fiancée, qui n'aurait pas voulu d'une femmette

LES PROGRÈS EN PHOTOGRAPHIE



Bidouze qui a promis d'envoyer son portrait à sa fiancée s'est rappelé que son cousin venait d'acheter un appareil photographique d'amateur. Le cousin a été enchanté d'inaugurer ses essais sous d'aussi heureux auspices et a envoyé l'échantillon ci-dessus à la future madame Bidouze.

comme moi... et moi, plus jamais je n'en ai voulu d'autre.

Et là-dessus, il se mit à pleurer comme un enfant, et je crois bien que j'ai fait comme lui.

Après ce récit, et tandis que le soleil se levait tout rouge derrière la cime du Sennenberg, là-bas, je serrai avec effusion la main du pauvre vieux, qui essayait une larme du revers de sa manche.

— Allons, père Nicklausse, lui dis-je, allons, du courage ; ne sommes-nous donc pas des hommes ? Vous n'en pouvez rien, après tout, et votre long repentir a déjà effacé tout cela.

Et après ces mots, je repris mon sac, dont il voulut lui-même boucler les courroies, et descendis rapidement le sentier qui serpente entre les prairies, en songeant à l'histoire de ce brave vieux et à combien peu de chose avait tenu le bonheur de toute sa vie....

J. B. CHATRIAN.

Bruxelles, Belgique.

Nos bonnes.

Adèle, qui ne sait pas écrire, prie madame de lui faire une lettre :

— C'est pour mon fiancé qui est au régiment.

— Dicter, ma fille.

— Oh ! ce n'est pas la peine, Madame n'a qu'à écrire comme si c'était pour elle !

QUEEN'S THEATRE

Un mille à la minute, grand mélodrame anglais, tel est le nom de la pièce qui se joue cette semaine au Queen's Theatre.

L'apparition soudaine, sur le théâtre, d'une énorme locomotive, lancée à toute vapeur, est d'un effet saisissant ; sa vitesse est d'un mille à la minute.

La pièce est bien agencée et ne laisse rien à désirer sur le rapport des décors et de la mise en scène. Outre la locomotive, elle renferme des épisodes et des situations plus comiques.

Le drame n'est pas seulement intéressant par les spectacles qu'il offre, mais aussi par sa composition même. L'intrigue est facilement intelligible, et l'histoire de la pièce, très intéressante. À part cela, les réalités sont saisissantes. Une locomotive véritable, sous vapeur passe à grande vitesse sur la scène.

Le troisième acte nous fait voir les fameuses salles de l'Argyle, à Londres. C'est une des meilleures reproductions scéniques qui aient encore été faites des salles de concert anglaises.

Dale est une merveille musicale. Le banjo, les clochettes, la banjorine, le concertina, etc., lui sont familiers.

Le rôle principal est tenu par Mlle Marion Elmore, jeune actrice du plus grand mérite. Partout sur son passage, le public l'accueille avec enthousiasme.

Samedi, auront lieu les deux dernières représentations, et nous engageons nos lecteurs de profiter de cette occasion pour voir un spectacle des plus amusants et des plus poignants.

Pauline Hall et sa magnifique compagnie d'Opéra, seront au Queen's Hall, la semaine prochaine.

Ainsi qu'on peut le voir par la photographie que nous publions sur notre première page, Pauline Hall est une charmante personne. Très jolie et très élégante, elle possède une voix magnifique qui entraîne et charme l'auditoire.

Cette cantatrice célèbre est déjà très avantageusement connue du public. Elle joue, en ce moment, à Philadelphie, devant des auditoires nombreux et choisis.

Les journaux de cette ville font les plus grands éloges de sa troupe, qui renferme, en outre de la Prima Dona, plusieurs acteurs et actrices du plus grand mérite. Deux opéras seront joués, pour la première fois à Montréal, "Madame Fauvart" et "La Belle Hélène."

HORS DE TOUTES PROPORTIONS



Premier journaliste. — Quel traitement gagnes-tu maintenant ?

Second journaliste. — Je gagne cent louis par mois, bien sûr ; mais le patron ne m'en compte que cinq.

## LE TRAIT DU PARTIE



*Edulie.* —Après tout je te félicite d'avoir manqué M. X ; il est trop tranquille ?

*Blanche.* —Je sais qu'il est alligé d'un très mauvais caractère.

*Edulie.* —Tu me surprends je l'ai toujours regardé comme un homme très doux.

*Blanche.* —Oh ! ce n'est pas son propre caractère que je veux dire, c'est celui de la femme qu'il vient de prendre.

## UN PRIX MONTYON



Il est de mode chez certains écrivains de tonner contre les turpitudes de notre infortuné monde.

Prenons au hasard un de ces mille exemples de silencieuse immolation, que les yeux de ceux qui aiment et visitent les pauvres découvrent par intervalles, et dont l'histoire devrait être consignée dans un livre spécial, qui servirait à l'édification

des foules. Il est heureusement un autre livre où le nom de ces obscurs héros est écrit. Quand la terre entière devrait les ignorer à jamais, Dieu les connaît et cela suffit pour leur récompense.

Aussi, quand nous passons devant quelqu'un de ces humbles amis de Jésus, dont le prix Montyon a consacré publiquement la charité, nous nous sentons émus jusqu'aux larmes et nous nous écrierions : "Les vrais grands hommes, ce sont ceux-là !"

Jeanne Bader n'était ni belle ni jolie. Elle n'avait ni la fraîcheur du teint, ni la régularité des traits, mais un air de si sereine quiétude était répandu sur sa figure, ses regards recelaient une si profonde douceur qu'on sentait rayonner en elle l'âme la plus candide et la plus aimante.

Elle entra dans sa douzième année à l'époque où commença ce récit. L'année de cinq enfants, elle habitait là-haut, dans un de ces tristes logis, qu'on trouve au fond de quelque petite rue étroite, dans la partie septentrionale du quartier de Belleville.

Le père était un pauvre maçon, constamment aux prises avec le chômage. La mère, une vaillante femme, quoique d'une frêle santé, allait au lavoir et parvenait à compléter le maigre salaire du mari.

On avait de quoi acheter du pain. On vivrait, si toutefois cela peut s'appeler vivre, mais en comptant ses bouchées, tenuillé à chaque heure du jour par le cuisant souci du lendemain !

Pendant que ses parents étaient à l'ouvrage, Jeanne s'occupait de ses petits frères et de ses petites sœurs, berçant les plus jeunes, contant des historiettes aux aînés, ravandant de son mieux les vieilles hardes de la famille. Elle vaquait aussi aux soins du ménage et, grâce à son activité, l'ordre et la propreté régnaient dans tous les coins du misérable logis. Les âpretés du

sort mûrissent rapidement les natures d'élite ! Elle était, cette fillette de douze ans, raisonnable et sérieuse comme une femme de trente ans. A l'âge où l'on aime les poupées et les jeux, elle ne pensait qu'aux dures nécessités de la vie et aux fatigues de ses parents. Elle se reprochait presque d'être là, dans cette triste chambre, à l'abri des intempéries de l'air, tandis que sa mère s'en allait au lavoir par tous les temps. Elle se prenait à aspirer fiévreusement aux jours où, plus grande, elle pourrait suppléer sa mère dans son rude travail. Et le père ! Il peinait cruellement lui aussi. Soulever de lourdes pierres, se hisser sur les poutres tremblantes des échafaudages,

exposer sa vie à chaque instant sous le soleil dévorant de l'été et les averses glacées de l'hiver : Jeanne s'estimait la plus privilégiée de la famille et s'en voulait presque de ne pouvoir partager son bonheur avec ceux qu'elle aimait !

Les années s'écoulaient. Les enfants grandissaient. Hélas ! pour le pauvre, grandir, c'est souvent descendre plus bas dans la misère. Avec l'âge, les besoins de chaque jour augmentent. Les parents vieillissaient eux aussi.

Parmi ces mornes déshérités, il y en a qui savent encore lever les yeux du côté du Calvaire et y trouver le sourire du divin Crucifié qui les console et les fortifie.

Un jour, un triste jour d'octobre, la maison de ces pauvres gens retentissait de lamentations. On venait d'apporter le père qui s'était brisé la colonne vertébrale en tombant d'un échafaudage. Une lividité cadavéreuse était répandue sur tous ses traits. Il ne parlait pas, mais un faible gémissement s'échappait par intervalles de sa poitrine. Le médecin des indigents qu'un voisin était allé quérir, examina le blessé, puis il eut un hochement de tête, sur le sens duquel personne ne pouvait se méprendre. Le malheureux expira dans la soirée, sans avoir repris connaissance. La mère, accourue en hâte du lavoir, eut du moins la douloureuse consolation de recueillir le dernier soupir de son mari.

Inutile de s'attarder à décrire le désespoir de cette infortunée famille.

Quand les derniers devoirs eurent été rendus au défunt et que les premiers accès de la douleur se furent calmés, il fallut songer au lendemain ; d'ailleurs le spectre de la famine était là qui menaçait à son tour ce seuil que la mort avait touché. La mère reprit ses travaux journaliers. Etant seule désormais à gagner la vie de tous, elle partait de très bonne heure et ne rentrait que très tard. Jeanne continuait à s'occuper des enfants qui commençaient à aller à l'école. Pour elle, on n'avait jamais pu l'y envoyer, mais elle s'était instruite toute seule, en faisant répéter aux autres leurs leçons, en surveillant leurs devoirs, et bientôt elle en avait su plus long qu'eux tous.

Le soir, la mère rentrait exténuée de fatigue, mais sans se plaindre. Toutefois, sa santé s'affaiblissait de jour en jour. Le dévouement maternel n'a pas de limites, mais les forces humaines en ont une. Jeanne voyait bien que sa mère s'épu-

## LES HORREURS DU RECENSEMENT



Foudroyante, la nouvelle que le nombre des femmes dépasse de cinquante mille celui des hommes !



sait à cet intrépide labeur. Elle le lui avait bien des fois fait respectueusement observer. Mais la pauvre femme n'écoutait que son cœur, et elle expira après une courte maladie. Les cris douloureux qui avaient retenti autour du cercueil du pauvre maçon se firent entendre de nouveau au chevet de la mère. Désormais personne pour entourer les orphelins de tendresse ; que vont-ils devenir ?

Jeanne a quinze ans à peine, mais les souffrances l'ont mûrie. Elle a cette force nerveuse que donne le fanatisme du devoir. Elle travaillera.

La voilà installée dans un modeste hôtel du voisinage. Oh ! il n'est pas, certes, des plus relevés, l'emploi qu'elle occupe. Mais elle est bien heureuse de l'avoir obtenu et Dieu sait à combien de portes elle a dû frapper, combien d'échecs elle a essuyés, avant d'obtenir du travail. C'est elle qui est chargée du soin de la batterie de cuisine. Elle passe ses journées à frotter, à gratter, à polir les casseroles. Il faut voir comment elle s'acquitte de sa tâche ! Lorsqu'elles ont passé par ses mains, les bouillottes en fer battu semblent des aiguères d'argent ; le cuivre étincelle sous ses doigts diligents. Jeanne est une fée, qui métamorphose en lumière le métal qu'elle touche.

Assurément, les prodiges qu'elle accomplit ne lui rapportent pas ce qu'ils devraient lui rapporter et ne sauraient suffire aux besoins de ceux dont elle est devenue la mère. Mais la directrice de l'hôtel est une personne charitable, qui complète chaque jour le maigre salaire de Jeanne par quelques menus dons en victuailles ; parfois même elle y ajoute de vieux vêtements dans lesquels, à la veillée, la fillette découpe des robes toutes neuves pour ses sœurs et de beaux pantalons, tout neufs aussi, pour ses frères.

Les enfants continuent à suivre l'école. Ils grandissent, travaillent et, grâce aux bons conseils que Jeanne leur donne chaque soir et aux bonnes lectures qu'elle leur fait faire, ils sont cités partout comme des écoliers modèles.

Plusieurs années se sont écoulées depuis les simples événements que nous venons de retracer. Les deux fillettes sont devenues de grandes jeunes filles, qui gagnent maintenant leur vie dans un atelier de couture. Quant aux petits garçons, devenus de robustes gars, ils sont entrés en apprentissage chez un fabricant de meubles du quartier Saint-Antoine, et les voilà tous deux devenus d'excellents ouvriers.

Et Jeanne ?

Elle a pris le chemin que sa mère avait pris avant elle. Elle s'en est allée, sa tâche accomplie, comme une bergère fidèle qui le soir, rentre à la

LES CHEMINS ÉTROITS



—Schusez, madame ; j'prends de la place, n'hoi, dans le monde.

ferme, lorsque sa journée est finie. Elle a vécu tant que ses agneaux, ses enfants, comme elle les appelait, ont eu besoin d'elle. Puis, quand ils ont été assez grands pour se suffire, la mort est venue, une mort sereine, tranquille ; elle est partie pleine de paix, confiante en la miséricorde du Sauveur, heureuse à l'idée de retrouver son père et sa mère bien-aimés.

Personne n'avait signalé la vaillante enfant à l'Académie pour lui faire obtenir un prix de vertu, mais, s'il y a des prix Montyon dans le Ciel, elle a dû en obtenir un. Ou plutôt elle a obtenu bien mieux que cela.

FABRE DES ESSARTS.

une vieille grange remplie de foin ; j'espère que nous aurons du plaisir. J'ai perdu ma montre, j'en suis bien peiné. Ton fils qui t'aime."

THÉÂTRE - ROYAL

"ME AND JACK"

Sous ce titre, le Théâtre - Royal a ouvert une nouvelle série de succès, par les brillantes représentations qu'il donne. "Me and Jack" est une boutade burlesque, ou plutôt est rempli de boutades, caricatures de mœurs, scènes désopilantes et variétés de toutes sortes.

Les troupes de MM. Lester et Williams sont connues, et la superbe phalange d'acteurs et d'actrices qu'ils ont amenés avec eux, cette semaine, délient toute comparaison.

Citons MM. Arthur J. O'Brien et John J. Burke, les deux tramps "Me and Jack." Ils sont inimitables et tiennent leur auditoire dans un rire inextinguible. MM. Edward Kendall et Leo Carroll sont d'excellents acteurs.

Melle Mable Guyer est vive, à toute la verve et le brio qui assurent le succès. C'est une danseuse et une chanteuse aussi alerte que bonne musicienne. Melle Polly Macdonald est une "silleuse" hors ligne, et le reste des actrices qui prennent part à la représentation jouent leurs rôles à perfection.

Une autre "spécialité" qui a été accueillie avec une grande faveur par les habitués du Royal, est le signor Tantal DeBurko. C'est un prodige d'agilité et un équilibriste, trapéziste, aussi audacieux qu'étonnant.

Si le public s'est amusé de "Me and Jack," il peut être assuré d'un succès encore plus grand pour la semaine prochaine. Une troupe de variétés encore plus forte, va donner des représentations tous les jours ; c'est la fameuse troupe Weber et Field. Nulle doute qu'il y aura foule chaque fois.



LA RÉHABILITATION DES BELLES-MÈRES



Lui. — Te rappelles-tu ce charmant petit diner que tu avais préparé toi-même le jour de nos fiançailles ?  
 Elle. — Sans doute que je m'en souviens.  
 Lui. — Tout y était si délicieux ! Que je voudrais bien que ta mère restât avec nous, Maria !

NOUVELLES CONSOLANTES

Une mère qui a envoyé son enfant passer quelque temps au Texas, vient de recevoir la lettre suivante :

"Ma chère maman,  
 Je suis arrivé en bonne santé ; j'ai oublié de t'écrire avant, c'est une place à plaisir. Un ami et moi sommes allés faire un tour en chaloupe, et l'embarcation a chaviré. Un homme m'a tiré de l'eau, et j'étais si mouillé que je n'ai repris connaissance qu'au bout de deux heures. Mon petit ami a eu, lui, de belles funérailles. Sa mère qui était présente n'a fait que pleurer.

Un cheval m'a donné un coup de pied, mais j'ai eu assez d'argent pour payer le médecin qui m'a cousu la tête. Ce soir nous mettrons le feu à

UNE MÉPRISE



—Malheur, mes gants ! J'avais pris l'encrier pour mon chapeau !

## NOS CHÉRIS



*La maman.* — Tu prière maintenant, pour demander au bon Dieu de faire vivre grand'maman bien vieille, bien vieille !  
*Lulotte.* — Ah ! non ; elle est assez vieille comme cela ; je vais lui demander qu'il l'arrête de vieillir.

PHYSIOLOGIE ET PSYCHOLOGIE DU  
DÉMÉNAGEMENT

(IMPRESSIONS DE TERME)

## AVANT



l'ENVIE de déménager prend subitement, soit parce que l'on n'a plus de place pour ses livres, soit parce qu'un tableau préféré n'est pas bien éclairé, soit encore parce qu'un soir, au coin du feu, on se dit : "X... est très bien logé ; si j'allais de son côté." On pense à l'appartement de X... toute la nuit, et le lendemain matin, quand on se cogne au meuble auquel on se cogne tous les matins (il a dans chaque appartement un meuble auquel on se cogne), on se dit : "Je vais déménager." Seulement on ajoute : "Je n'irai pas du côté de X..., c'est un raseur."

Chez la femme, l'envie de déménager arrive en général le jour où elle découvre qu'elle n'a plus de place pour ses robes. Si, par exemple, la femme de chambre, à laquelle on a demandé le chapeau vert et or, apporte le bleu et argent, en disant : "Oh ! pardon, madame, mais il n'y a vraiment pas de place pour les cartons," l'appartement est condamné ! Le mari aura beau protester, — l'appartement est condamné et l'exécution sera rapide.

On a vu parfois des déménagements opérés pour des raisons sérieuses ! C'est rare ! L'homme étant ainsi fait, qu'il quitte pour des raisons très futiles l'endroit où il a aimé, pleuré, souffert. Ce qui prouve une fois de plus quel rôle jouent en notre vie les sensations intellectuelles !

Une fois que le déménagement est décidé, le martyre commence. On commence par ne plus rien trouver de bien dans l'appartement qu'on veut quitter ; on déclare même que dans "ce sale quartier on n'a rien." On finit par avoir des mots avec son concierge, qui de son côté n'a plus aucun ménagement pour la victime qui va lui échapper. L'agacement gagne les domestiques, qui cassent plus que jamais "parce qu'il n'y a de place pour rien," et qui pour un peu déménageraient tout seuls, s'il n'était pas d'un bon maître de faire tout ce que désire son valet de chambre.

A partir de ce moment, toute la vie est définitivement gâtée : tout ce qu'on dit, tout ce qu'on voit a rapport avec l'appartement que l'on veut quitter et celui qu'on n'a pas encore trouvé. L'homme le plus indifférent mesure les distances.

On entre dans la période difficile, celle du nez en l'air. On ne peut plus voir un écriteau sans le regarder. On ne peut plus voir de fenêtres dépourvues de rideaux sans lever les yeux. On devient poli avec les concierges, qui deviennent de plus en plus grossiers. On connaît tous les escaliers de Paris. On sait à l'avance ce que contient l'appartement affiché. On fait dans sa journée plusieurs mont Blanc. On est mort, harassé, brisé.

Arrive la période de l'à peu près. Celle de "l'appartement ferait bien notre affaire, si..." Ces "si" sont de natures diverses :

— S'il n'était pas trop petit, pas trop grand, pas trop haut ou pas trop bas.

— S'il y avait plus d'armoires.

— S'il y avait du pavé de bois.

— Le buffet n'ira pas.

— Si tu n'avais pas acheté cette statue ridicule !

— S'il ne fallait pas refaire le salon.

On passe par la période de l'abattement. Si l'on n'avait pas honte de soi-même, si l'on n'avait pas peur de ses domestiques, si l'on n'était pas obsédé jour et nuit par cette idée d'appartement, on renoncerait à tout changement, on resterait dans l'ancien, auquel on retrouve des qualités, — mais on n'ose pas.

Et l'on arrive à la crise finale : celle de la réso-

lution subite. On voit un appartement dans un quartier auquel on ne songeait même pas en rêve, — et ça y est, on a le coup de foudre locatif. En une heure c'est fait, c'est réglé : denier à Dieu (encore une jolie invention), bail, enregistrement, tout y est ! ouf ! ON A LOUÉ. On trouve que l'on a atteint le but principal de la vie. On croit qu'on en a fini avec les ennuis, — ils commencent.

## PENDANT

Cette seconde période dure neuf mois. Trois mois pendant lesquels on n'a plus l'ancien appartement, trois mois pendant lesquels on n'en a pas du tout, trois mois pendant lesquels on n'a pas encore le nouveau.

Pendant les trois premiers mois on est la proie des tapissiers qui enlèvent tout ; on a loué trop vite, rien ne va ; mais comme on est décidé à ne pas faire de grosses dépenses, on fait arranger, ce qui coûte infiniment plus qu'acheter. On est donc condamné à voir ses tableaux par terre et ses bibelots disparaître l'un après l'autre dans des caisses remplies de paille. Que de douleurs et d'émotions ! que de craintes trop souvent qualifiées par le "Tiens ! il manque une petite chose." C'est aussi pendant cette période que les livres entassés dans les coins mettent la patience de toute la maison à de terribles épreuves, c'est pendant cette période que les coins des reliures sont cassés. C'est pendant ce temps qu'on perd ses habitudes, qu'on retourne au cercle, qu'on se flaque des mots durs.

C'est aussi dans ces moments que l'on ne vit qu'avec les tapissiers, les décorateurs, les peintres, les gaziers ! On en arrive à ne plus penser qu'à l'exactitude des fournisseurs. On fait de la politique avec les ouvriers pour les intéresser à l'ouvrage. On est lâche, on essaye de tous les systèmes, depuis la bassesse accompagnée de pourboires jusqu'à la grossièreté accompagnée des mêmes pourboires. On supplie. On invente des contes à dormir debout pour attendrir ces monstres revêtus de blouses diverses. On est heureux quand le concierge vous dit : "Les ouvriers sont en haut." On devient gâteux.

Enfin le grand jour arrive ! Les voitures sont là. On déménage ! Et c'est le seul moment où la douleur devient absolument intolérable.

## UN PHÉNOMÈNE



— Vraiment, votre bambin est devenu l'un des pages de la chambre. A quoi doit-il sa nomination ?  
— A ses talons.

On passe par plusieurs états : d'abord la stupeur ; avec quel sans gêne ces misérables s'emparent de vos bibelots les plus aimés, avec quelle indifférence ils décrochent ce qui est au mur, traitant sans différence une aquarelle de Gustave Moreau et le portrait d'une de vos tantes. Ensuite la fureur, quand on voit ses affaires sur le trottoir ; oh ! le monsieur qui s'arrête pour regarder un tableau ; oh ! le petit trottin qui sourit d'un air inconsciemment entendu en regardant. C'est toute votre vie, toute votre intimité exposée aux regards, aux rires, aux imbécillités des passants, et c'est une douleur toute spéciale. On comprend ce qu'on quitte. Et quand le dernier meuble est enlevé, les domestiques partis avec la joie de l'être inférieur qui aime le changement, on reste tous les deux à regarder les quatre murs. On se dit l'un à l'autre : "Je vais voir si l'on n'a rien oublié," et l'on va chercher chacun de son côté si l'on ne retrouve pas un petit morceau de ce cœur qui a été utilisé dans cet appartement. On revoit tout ce qu'on a vécu. On est ému. Ah ! comme on lui retrouve des qualités au pauvre appartement qu'on était si aise de quitter. Comme on oublie les cheminées qui fumaient, les portes qui ne fermaient pas, les fenêtres qui donnaient sur la cour. — La dernière des grosses voitures est partie... Bonsoir, le vieil appartement. Et l'on s'en va sans rien se dire, car on a trop à penser.

APRÈS

Rien ne donne une idée de ce que l'on ressent quand on voit dans un appartement nouveau tout : meubles, paniers, malles, pêle-mêle au milieu des chambres. Il y a un moment où l'on se dit : "Non ! non ! jamais tout cela n'entrera là-dedans ! (C'est ce moment que le mari malin choisit pour dire à sa femme : "Ma chérie, tu n'as pas besoin de moi ? je vais faire un tour." Le tour dure en général assez longtemps).

\*\*

Quand on est débarrassé des déménageurs, ce qui arrive quelquefois, — en y mettant de la patience, on peut même dire toujours, — on redévient la proie du tapissier, être bruyant par tempérament et par nécessité. On a à lutter pour la pose de chaque clou, — et on arrive rarement à lui faire faire ce qu'on veut. Quand le tapissier a dit : "Ça ne se fait pas," c'est fini. Vous aurez beau essayer de lui faire comprendre que ça vous est égal, que vous faites ce que vous voulez

UN EMBARRAS PÉNIBLE



Un restaurateur de la banlieue. — Petit Coq, cours en haut chercher le livre sur l'étiquette. Le monsieur demande un Vol au vent : je veux savoir si c'est un oiseau, un animal ou une serviette.

EFFETS CONTRAIRES



Ernest. — Quelque chose d'épiqué pour me remettre ; je suis tout énervé ce matin. Le fait est que rien n'amolli comme de coucher dans la plume.  
Alfred. — Tu te trompes. Demande au garçon si le poulet de tantôt que nous n'avons pas pu entamer n'a pas passé tout sa vie dans la plume.

et non ce que les autres font : "Ça ne se fait pas," répond-il à tout. C'est à ce moment aussi que le tapissier vous fait observer que "les tentures ne vont plus," et que cet homme bruyant arrive à augmenter les comptes dans des proportions pyramidales et inquiétantes.

\*\*

Un autre être très spécialement recommandé aux démegeants est le plombier, le gazier, remplacé dans les maisons modernes par l'électricien. Il a toujours un petit tuyau à souder : celui-là ne dit pas "ça ne se fait pas," mais "ce n'est rien," et avec ces mots, il vous gâte et salit tout. Il est doué d'une intelligence toute spéciale et n'hésite pas à vous trouser un tableau pour faire passer un tuyau au travers : "Ce n'est rien." Le gazier-plombier-électricien sert aussi à empêcher le tapissier d'en finir. Ils s'attendent mutuellement, l'un prétendant toujours ne pouvoir rien faire avant que l'autre ait fini. Pendant ce temps-là on attend ! Les gens imprudents partent en voyage. Ils ont tort ! Iraient-ils visiter le cap de Bonne-Espérance ou même le cap Horn, qu'à leur retour, le plombier en serait au même trou et le tapissier au même clou.

\*\*

Au bout de quelques jours, on se débrouille : c'est-à-dire qu'il n'y a plus de paquets au milieu des chambres, mais qu'il y en a dans tous les coins ; c'est le moment où l'on s'aperçoit que rien ne va plus : ce qui n'est pas trop petit est trop grand, et ce qui n'est pas trop clair est trop foncé. C'est le moment où il n'y a plus qu'à obéir aux ordres les plus stupides de la partie féminine de la maison, faute de quoi on n'a plus qu'à se jeter à l'eau. Une femme trouve dans le désordre du déménagement toutes les occasions rêvées de vous rendre la vie très désagréable.

\*\*

Ce que l'on perd dans un déménagement n'est nullement en rapport avec ce qu'on y trouve. Ce qu'on y perd est en général un objet auquel on tient ; ce qu'on y retrouve, c'est un souvenir de jeunesse qu'on aurait préféré cacher. Oh ! les photographies qui glissent du fond d'un tiroir. Horreur !

\*\*

Au bout de trois mois on est débarrassé des ouvriers !  
Au bout de six mois on est installé, c'est-à-dire on sait où trouver ce que l'on cherche !  
Au bout d'un an on se trouve chez soi.  
Au bout de deux ans on dit, un soir : "Je suis tout de même content d'avoir déménagé."

Au bout de trois ans on recommence à trouver des défauts à son appartement.

MIRCU.

IMAGINATION VIVE

Madame Pointillouse. — Vous devez vous emuyer de votre mari ! Une si longue absence.

Madame Sangfroid. — Oh ! pas tant que cela. Il m'a laissé l'argent qu'il me faut. Tous les matins au déjeuner, je mets le journal sur son assiette, et je jurerais qu'il est là.

PREUVE CERTAINE

Latulippe. — Ma femme peut toujours deviner mes desirs ; elle lit dans mes yeux.

Lafayette. — Tu sais, mon vieux, nous ne sommes plus au temps des romans ; tu ne me feras pas avaler celle-là.

Latulippe. — Quand je te le dis ! j'en suis certain, parce qu'elle fait infailliblement le contraire de ce que je veux.

UN NOUVEAU SIGNE MUSICAL

L'élève. — Pourquoi dites-vous de jouer doux, quand on me demande "Juanita" ou "Marguerite" : est-ce la musique qui veut cela ?

Le professeur. — Non, pas exactement la musique, mais les... voisins.

UNE BAISSÉ SUR LE MARCHÉ

Le confiseur. — Tiens, je vais perdre dix de mes meilleurs clients la semaine prochaine.

Le client. — Laisent-ils la ville ?

Le confiseur. — Non, ils se marient.

PAS SUPERSTITIEUSE

Lui. — Dis moi, maintenant, es-tu superstitieuse ?

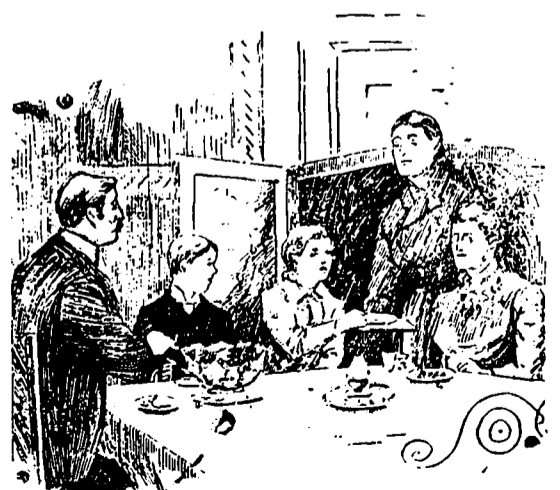
Elle. — Quelle drôle de question ; pourquoi me demandes-tu cela ?

Lui. — Réponds-moi.

Elle. — Je ne le suis pas du tout.

Lui. — Alors, je vais te le dire : tu es ma treizième fiancée.

COMME ATTRACTION



Le papa. — Hélène, mais ces haricots ont un goût de paregorique prononcé !

La maman. — Je ne pensais pas que tu t'en apercevais. Je voulais engager les enfants à en manger.

## LA RECONNAISSANCE D'UN LION



ELUI qui parcourt les rues étroites et tortueuses de l'antique et vénérable ville de Brunswick, est frappé de plus d'un souvenir des temps passés. Mais son attention est surtout attirée sur un des plus remarquables princes allemands que puisse mentionner l'histoire, car la ville lui doit sa forme actuelle de même que son droit municipal.

Bien que la ville de Brunswick soit déjà citée dans des documents en 1031, elle n'était pourtant encore qu'un lieu ouvert, jusqu'à ce que, Henri le Lion qui commença à régner en 1146, non seulement l'agrandit considérablement, mais aussi la forti-

fia.

Les vieilles fortifications ont été rasées en 1797, et la ville s'est depuis embellie et a beaucoup changé.

La nouvelle résidence est un magnifique édifice, et l'ancien château où demoraient les Ducs, sert maintenant de caserne.

Devant le château est le monument le plus célèbre que possède la ville. C'est un grand lion de bronze.

On pourrait peut-être croire que ce monument ait été érigé en mémoire du prince, brave comme un lion, que nous venons de nommer ; mais il n'est rien, car, le duc Henri lui-même l'a fait ériger en souvenir d'une de ses plus curieuses aventures.

Et voici comme elle se passa :

Henri le Lion était, comme on sait, non seulement un guerrier brave et courageux, mais aussi un prince généreux et magnanime, toujours prêt à secourir quiconque se trouvait dans le besoin.

Il revenait donc d'une croisade en Palestine, et il chevauchait seul, en avant de ses compagnons, par le désert.

Il eut alors devant ses yeux un spectacle aussi singulier que terrible.

Un des grands rois du désert, un lion était en lutte avec un énorme serpent, et celui-ci avait réussi à l'enlacer de telle façon que le lion ne pouvait plus ni se mouvoir ni se défendre.

Son hurlement se changeait déjà en un sourd et douloureux râlement.

Le duc Henri vit tout cela d'un coup avec ses yeux d'aigle.

Sans hésiter un moment, il prend son épée, pousse hardiment son cheval en avant, et applique un coup si violent au serpent que l'immonde reptile lâche à l'instant sa noble victime.

Et après quelques autres coups aussi bien appliqués le serpent périt dans le sable.

Alors Henri descend de cheval et regarde le lion qui, bien qu'il pût mieux respirer, était encore couché languissant à terre.

Il était tellement épuisé de l'épouvantable

lutte dans laquelle il avait failli périr, qu'il ne pouvait se mouvoir ; haletant de soif, il tirait la langue de sa grande gueule.

Le duc chercha de l'eau autour de lui pour rafraîchir son protégé.

Et heureusement, il entendit le doux murmure d'une source.

Il prit son cheval par la bride et alla dans la direction du murmure, jusqu'à ce qu'il trouva la source derrière un rocher.

Il prit son casque, le remplit d'eau et revint près du lion ; il mouilla d'abord sa langue et le fit ensuite boire.

Le noble animal reprit alors ses forces, et, après un moment, il lécha la main de son sauveur ; ensuite il se leva et secoua sa crinière.

— Maintenant tu n'as plus besoin de moi ! lui dit le duc en souriant, et il monta sur son cheval pour s'en aller.

Mais quel ne fut pas son étonnement lorsqu'il vit le lion se mettre aussi en mouvement et rester auprès de lui comme un chien fidèle !

Et il en fut ainsi pendant tout le voyage.

Le lion suivait le duc Henri partout où il allait. Quand il dormait, le lion était couché à ses pieds.

Lorsqu'ils atteignirent enfin la côte, le vaisseau dans lequel le duc Henri allait traverser la mer, était déjà prêt.

Mais les matelots virent avec terreur le compagnon du duc, et refusèrent de prendre le lion sur leur vaisseau.

Ce fut en vain que le Prince irrité le leur ordonna. En vain leur offrit-il aussi de grandes sommes s'ils prenaient l'animal avec eux : la peur de perdre la vie était plus grande que leur cupidité et la crainte des menaces de leur maître.

Henri ne pouvait attendre : ses ennemis avaient fait de nombreuses entreprises contre lui pendant son absence et, pour s'emparer des forteresses de la Saxe, répandaient le bruit de sa mort.

Il fallait donc qu'il se hâtât, s'il ne voulait être complètement dépouillé.

## NOS CHÉRIS



Marie et Tony. — Grand-papa, viens vite voir comme Fido te ressemble !

Obligé de se séparer du lion, le duc passa encore une fois sa main gantelée sur la crinière du fidèle animal ; alors il sauta dans le bateau qui le conduisit au grand vaisseau, et dès qu'il eut atteint on leva l'ancre.

Le lion était d'abord resté comme pétrifié à la côte.

Que signifiait le départ de son bienfaiteur et l'abandon où il le laissait ?

Lorsqu'il vit que son maître ne revenait pas vers le rivage, il se mit à hurler d'une façon lamentable, et se précipita enfin dans les vagues.

La tête dressée, et les narines étendues, il nagea quelque temps après le vaisseau.

Combien le cœur du duc n'a-t-il pas dû saigner en voyant du pont du vaisseau le noble et fidèle animal lutter contre les vagues dans la vaine espérance de l'atteindre ?

On pouvait voir combien, peu à peu, les forces du pauvre nageur diminuaient. Il restait de plus en plus en arrière du vaisseau ; en des intervalles toujours plus longs se dressait sa belle tête au-dessus des vagues, jusqu'à ce qu'enfin, couvert d'une énorme vague, il disparut pour ne plus reparaitre.

Le duc Henri, de retour dans sa patrie, érigea un lion en bronze, en mémoire du fidèle animal qui avait prouvé en mourant qu'un bienfait n'est pas toujours payé d'ingratitude, et que la vraie fidélité ne craint pas même la mort ; car elle est plus forte qu'elle !...

ARMAND SAVVÈTE.

## UN NOUVEAU SAINT



Tom. — Est-ce que ça t'irait d'avoir une place de saint dans le paradis ?

Le vieux sabboteur. — Fichtre, oui !

Tom. — Quel saint que tu voudrais être ?

Le vieux sabboteur. — Saint Ivre

## FOURRURES GARANTIES



Madame Parvenue. — Je veux une garniture en fourrures ; mais vous savez, là, de la vraie ; rien qui ait été travaillé par ces voleurs d'industriels ; quelque chose qui vienne directement de l'animal.

FEUILLETON DU SAMEDI

## LA VIE DU PÈRE TIRELIRE

Avec les Aventures d'un Crocodile

IX

(Suite.)

“Vous ne me connaissez pas, dit l'individu avec une grande volubilité; moi, je vous connais! Vous vous appelez le père Tirelire. En admirateur très-humble, j'ai contemplé votre crocodile, promenade du Gravier, 56. J'ai payé cinquante centimes: c'est cinq francs qu'il fallait prendre. Je me nomme Barbaste et suis voyageur de commerce. Je voyage pour une des plus fortes maisons d'Agen. Ma spécialité, c'est la prune d'ente: en voici un échantillon: goûtez-y, ne vous gênez pas.”

Le père Tirelire n'était pas physionomiste aussi ne fit-il pas attention à la figure dont maître Barbaste était porteur. Il avait des yeux gris pleins de ruses, un nez trop effilé, un nez de coquin, des dents longues et aiguës, des dents faites pour mordre. Notre héros aimait à causer avec le monde; le commis voyageurs était si poli, sa toilette si étincelante! Son gilet à boutons luisants attirait surtout les yeux du briquetier.

“Monsieur, répondit-il en goûtant aux prunes, elles sont excellentes. Donc, vous trouvez mon crocodile magnifique?”

—Magnifique et pas cher. J'ai voyagé dans les cinq parties du monde, j'ai colporté la prune jusque chez les Peaux-Rouges; j'ai visité les muséums d'histoire naturelle de Paris, de Londres et de Saint-Petersbourg: nulle part, je l'avoue, je n'ai trouvé pareil crocodile!

Le père Tirelire ne pouvait se lasser d'admirer cet homme qui élevait si haut son cher animal. Ils causèrent longtemps ainsi: au bout d'une heure, le commis voyageur avait toute la confiance du briquetier.

Tout à coup plusieurs voix crièrent: “Bordeaux!”

“Tenez, dit le commis voyageur, si jamais vous avez besoin de moi, voici l'adresse de mon hôtel.”

Et il passa un bout de papier au père Tirelire.

On était en effet arrive.

Aussitôt une nuée d'hôtelier creva sur le bateau, gesticulant et parlant tous à la fois. Ils se disputaient les voyageurs. Chacun déployait une verve sans exemple: c'était à vous ahurir.

Mais le père Tirelire ne fut nullement importuné. Sa mise de paysan, son pantalon et sa veste de droguet inspirèrent peu de confiance.

Il s'adressa à un commissaire et le pria de lui indiquer une auberge où l'on ne prit pas trop cher, et où il pût remiser son crocodile.

Le commissionnaire les conduisit non loin de là.

“Que diable y a-t-il dans cette boîte? demanda l'aubergiste femelle, grosse femme haut montée en couleur.”

—Dans cette boîte, madame, répondit le briquetier, il y a un crocodile.

—Un crocodile! fit l'hotesse en poussant un cri d'effroi: serait-il vivant?”

—Rassurez-vous, madame, il ne vous mordra pas; il est empaillé.”

L'hotesse, rassurée, retrouva sa figure épanouie, et fit bon accueil à ses hôtes.

“J'ai l'habitude, ajouta-t-elle, de loger des artistes, et Pierre qui vous a reconnus, vous a conduits ici. Soyez les bienvenus!”

L'hotesse avait dit des *artistes*; le père Tirelire ne s'attendait pas à celle-là.

Un gigot de Gascogne, c'est-à-dire un gigot bourré d'ail, rotissait à la broche. Le fumet en monta au nez du briquetier. Il se fit servir du gigot qu'on arrosa d'une bouteille de vin.

Le père Tirelire tournait au Lucullus.

Là-dessus, nos deux compagnons furent se reposer, aspirant après le soleil qui devait éclairer Bordeaux.

X

BORDEAUX.—OU IL EST DÉMONTRÉ QU'IL NE FAUT PAS TROP BOIRE D'ANISETTE.

Le père Tirelire fit un rêve.

Bordeaux lui apparut au loin, dans le brouillard, hérissé de flèches menaçantes et ceint d'un fleuve aux flots tourmentés. Au milieu des flots se débattait un crocodile harponné par des hommes qui ne lui étaient pas inconnus.

Le soleil vint le réveiller.

“Flots tourmentés, se dit-il, signifient tribulations. M'est avis qu'il faudra se tenir sur ses gardes, tirelire!”

Il se leva et courut à l'écurie. Il trouva le crocodile dormant dans son étui, du plus profond sommeil.

“Bah! fit-il, ce rêve est le produit de mon imagination malade.”

Il regagna sa chambre, où il avait laissé Baptiste ronflant en faux bourdon.

Baptiste ronflait toujours.

“Cher compagnon de voyage, s'écria le briquetier, tu es heureux, toi! tu n'as pas d'ambition. Aussi dors-tu sans faire de mauvais rêves!”

—Vous disiez? demanda Baptiste qui s'était réveillé aux dernières paroles.

—Je disais que le soleil est magnifique.

—Et qu'il est temps de se mettre sur pied n'est-ce pas?”

—Je disais encore que ne connaissant pas Bordeaux, il était nécessaire de se piloter. Tenez, Baptiste, si ça vous est égal, je m'en irais faire un tour pendant que vous garderez le crocodile.

—Allez,” répondit Baptiste.

Le père Tirelire gagna les quais.

Chemin faisant il entendit prononcer son nom.

Il regarda et vit à une fenêtre d'un hôtel voisin le soi-disant commis voyageur Barbaste.

“Où allez-vous donc comme ça, père Tirelire? demanda Barbaste.

—Monsieur, dit le briquetier, je m'en vais voir ce fameux pont dont on m'a tant parlé...”

—Ah! ah! Attendez donc un peu que je descende... En voilà une rencontre! continua Barbaste quand il eut rejoint le briquetier; je ne m'attendais guère au plaisir de vous voir! Et votre crocodile est-il toujours en bonne santé?”

Cinq minutes après, le voyageur et le briquetier arpentaient, bras dessus, bras dessous, les rues de Bordeaux, et Barbaste en montrait à son compagnon toutes les merveilles.

“Voilà le pont, disait-il, le grand pont, le fameux pont, l'incomparable pont! 12 mètres 86 centimètres de largeur, 487 mètres de longueur entre les deux culées! 46 mètres de plus que le pont de Dresde, sur l'Elbe, 53 de plus que celui de Tours, sur la Loire, 110 mètres de plus que celui de Waterloo, sur la Tamise. A ce propos, lui dit-il sur le même ton, vous connaissez sans doute l'anisette?”

Le père Tirelire était modeste. Il confessa avec émotion que l'anisette lui était totalement inconnue.

“Halte-là! dit Barbaste. Voici tout justement un cabaret. Garçon! de l'anisette, de l'encre et du papier!”

Il versa de la liqueur au briquetier et trinqua à la glorification du crocodile.

“Maintenant, dit-il, rédigeons notre alléluie il faut avant tout qu'elle frappe les badaudes.

Done, nous la rédigerons ainsi, si vous le voulez bien:

GRANDE EXHIBITION  
D'UN CROCODILE MONSTRE

HARPONNÉ DANS LES EAUX  
DU

NIL!

CET AMPHIBIE

A EU L'HONNEUR INSIGNE

D'ÊTRE CHANTÉ

PAR L'IMMORTEL POÈTE

JASMIN

!!!

IL MÉRITAIT CET HONNEUR

PAR FEU SON CARACTÈRE

CHEVALERESQUE

ET LA STATURE COLOSSALE

DE SON CORPS

TOUT

BORDEAUX

VIENDRA LE VOIR!

“Bravo! s'écria le briquetier: je n'aurais jamais trouvé ça, tirelire!”

—Vous en verrez bien d'autres, dit le commis voyageur en souriant d'une manière étrange. Redisons un petit mot à cette divine anisette: elle nous inspirera, père Tirelire... Que dites-vous de cette liqueur, cher père?”

—Je dis qu'il faudrait pas en boire beaucoup pour être ivre.

—Ivre! allons donc! j'en boirais dix bouteilles comme celle-ci.”

Barbaste versa un troisième petit verre, puis un quatrième, et ainsi de suite; si bien que le flacon se trouva bientôt vide.

La figure du briquetier s'était animée; il commençait à voir double.

“Père Tirelire, entendez-vous cette mouche qui bourdonne? demanda Barbaste.

—Non!

—Regardez-la passer, elle est heureuse, elle joue avec le soleil.”

Le briquetier regarda en l'air et ne vit que le plafond, qui lui semblait tourner.

—Voyez, voyez, elle décrit des cercles fantastiques, l'œil peut à peine les suivre... Écoutez elle bourdonne de plus belle.”

Et Barbaste imita le bourdonnement de la mouche.

“Imprudente! elle ne voit pas l'araignée qui la guette dans sa toile. Elle allonge sa patte, elle bondit, crae! la mouche est prise. Je m'attendais.

—La mouche c'est vous, mon pauvre père Tirelire, et l'araignée c'est moi!”

—Ah! brigand, hurla notre héros en se dressant sur ses jambes, je suis volé! Mais tu ne le porteras pas ça paradis, Tirelire!”

Et il saisit le faux commis voyageur à la gorge.

“Bigre, quelle poigne! fit ce dernier d'une voix étranglée, au secours! à moi!”

Aussitôt deux hommes sortirent, comme par enchantement, à travers la cloison. L'un d'eux, espèce de géant, prit le briquetier par la ceinture et le coucha sur le plancher; l'autre compère fit jouer un ressort, une trape s'ouvrit, et le père Tirelire fut précipité dans la profondeur d'un souterrain.

## XI

LES CIGARES DE CONTREBANDE.—L'ENLÈVEMENT.

Dix minutes après, Barbaste, laissant dans la rue ses deux acolytes, entra seul dans l'auberge du père Tirelire.

—Me reconnaissez-vous, Baptiste ? dit-il en entrant ; je suis le commis voyageur en pruneaux. Vous avez dû me voir causer sur le pont du bateau avec le père Tirelire. Je suis le meilleur de ses amis. Eh bien ! ce cher père Tirelire est en grand danger.

—En grand danger ? demanda Baptiste.

—Mon Dieu, oui. Le commissaire de police du quartier l'a fait arrêter sur la voie publique : on l'accuse de recéler dans une certaine boîte des cigares de contrebande.

—Mais vous devez savoir, dit Baptiste avec une volubilité qui ne lui était pas naturelle, que notre caisse ne recèle pas de la contrebande. Venez voir, monsieur, venez voir.

—Inutile, cher monsieur Baptiste, inutile. Je sais parfaitement ce que contient ladite caisse. Mais rassurez-vous, le père Tirelire n'est que provisoirement en prison ; le commissaire de police demande un second témoin ; suivez-moi, sur notre attestation il sera mis en liberté.

—Mais qui gardera le crocodile ? demanda Baptiste avec hésitation.

—Avez-vous donc peur qu'il ne s'envole ? Ne logez-vous pas dans une auberge de confiance ? Croyez-vous qu'on escamote un crocodile comme une muscade ? prenez-vous Bordeaux pour une forêt de Bondy ? Allons, Baptiste, hâtons-nous ; pendant que nous discourons le père Tirelire se meurt d'inquiétude. Baptiste, m'a-t-il dit, peut seul me tirer d'ambarras ; monsieur Barbaste, dites-lui de venir en toute hâte. . .

Le faux commis voyageur mit tant d'éloquence dans ses paroles, que Baptiste en fut ébranlé.

—Je vous suis, dit-il.

A ces mots, je vous suis, Baptiste montra ses dents aiguës et poussa un cri d'oiseau de proie.

Avant de partir, Baptiste voulut s'assurer si le crocodile était toujours bien enfermé. Le cadenas pouvait résister à la main la plus forte. L'effraction, d'ailleurs était impossible on ne pouvait escamoter un crocodile comme une muscade, Bordeaux n'était pas une forêt de Bondy. Barbaste avait raison.

Le soi-disant commis voyageur amena Baptiste, par des rues détournées, dans une maison qui avait deux issues, et disparu en disant qu'il allait chercher des nouvelles du père Tirelire.

Or, pendant ce temps, le géant et son compagnon enlevaient le crocodile.

—Madame, dit l'un d'eux à l'aubergiste, il est certain que la caisse qu'on a remise chez vous contient des cigares de contrebande. Les coupables ont fait des aveux les plus complets ; peut-être allez-vous être compromise.

—Moi ! fit l'hôtesse en faisant un soubresaut.

—Vous-même, madame.

—Mais on m'avait fait accroire que cette caisse contenait un crocodile.

Les deux individus se mirent à rire.

L'hôtesse leva la main avec solennité.

—Alors la question change. Camarade, enlevons la boîte : Voyez, madame, l'ordre est signé par le commissaire de police.

—Enlevez tout ce que vous voudrez, dit l'hôtesse : mais, monsieur, qu'il ne me soit rien fait.

Les deux coquins ne se le firent pas répé-

ter deux fois ; ils prirent la caisse sur leurs épaules et détaquèrent, légers sous le précieux fardeaux, en saluant courtoisement l'aubergiste.

Le tour était joué.

## XII

LE SOUTERRAIN.—FUSILS ET BALAIS

Que faisait pendant ce temps le père Tirelire ? Revenu de son ivresse, il se tâta de la tête aux pieds pour voir s'il n'avait pas quelque membre rompu. Il secoua ses bras et ses jambes ; les bras et les jambes fonctionnèrent à merveille. Puis il chercha à droite et à gauche, mais ses mains ne rencontrèrent que des murs humides. — Où suis-je, se demanda-t-il, et où est à cet heure mon crocodile ? Mon Dieu ayez pitié de votre serviteur !

Les ténèbres l'environnaient pas un rayon ne traversait cette nuit profonde. En continuant de tâtonner, son pied heurta contre un objet qui rendit un son sourd. C'était une porte. Il chercha à l'enlever de ses gonds, et ne fit que déchirer ses mains. S'armant alors de toutes ses forces, il se courba comme un athlète qui se prépare à un combat décisif, et lança un formidable coup de pied. La porte vola en éclats. Elle donnait sur un autre caveau qui était éclairé par un faible jour. Je suis peut-être sauvé ! se dit le père Tirelire. Il monta sur une pile de bouteilles qui s'élevait au-dessous d'une lucarne garnie de barreaux de fer.

Il vit un grand jardin qui s'étendait sous ses yeux, et au bout d'une allée un homme appuyé sur un râteau. — Ce ne peut être que le jardinier de l'endroit, pensa le père Tirelire.

— Ohé ! le jardinier, cria-t-il.

Le jardinier regarda en l'air, aux fenêtres de la maison, et ne voyant personne, continua sa contemplation.

— Ohé ! ohé ! le jardinier ! cria de nouveau le briquetier.

Le jardinier regarda encore en l'air :

— Qui m'appelle ? demanda-t-il.

— C'est moi, le père Tirelire, je suis dans votre cave.

Le jardinier s'approcha et aperçut un homme pâle et effaré cramponné aux barreaux du soupirail. Son premier soin fut de crier au voleur.

Toute la maison fut sous pied, les uns armés de fusils, les autres de balais. Le péril venait de la cave : il s'agissait d'y descendre ; nul n'osait s'aventurer le premier.

— Nons sommes tous des lâches ! exclama un individu ; eh quoi ! nous aurions peur d'un homme !

Et il se mit à descendre résolument les marches de la cave.

— Mais s'ils étaient une douzaine ? objecta un voisin.

Cette réflexion fit retrograder l'assaillant.

Enfin, ils finirent par se pousser les uns les autres, et arrivèrent ainsi à la porte du caveau.

— La clef, demandèrent plusieurs voix.

La clef avait été oubliée.

— Enfonçons !

La porte, arrachée de ses gonds, s'en fut tomber avec fracas sur une pile de bouteilles.

A ce bruit formidable les plus braves reculèrent.

— Que diable me veulent-ils ? se dit le père Tirelire. Et il se montra tranquillement à la porte du caveau.

A la vue de cet homme pâle, montant paisiblement les marches du souterrain, toutes les craintes s'en allèrent.

— Pitié pour moi, s'écria notre héros, j'ai

plutôt besoin de votre secours que de votre colère. . . Une chaise, mes bons messieurs, je ne me tiens plus sur les jambes.

Revenu de son émotion, il raconta les astuces de ce gremlin de Barbaste, et mit tant d'éloquente simplicité dans son récit, que tous les assistants en pleurèrent.

On le mena chez le commissaire de police où il fit sa déclaration.

Puis il courut à l'auberge, où il trouva Baptiste qui s'arrachait les cheveux de désespoir. Comme César au milieu des flots, il sut rester calme.

— Baptiste, dit-il, il s'agit bien de s'arracher les cheveux, vous n'en avez déjà pas trop, tirelire ! Il faut nous mettre, sans plus tarder, aux trousses de ces brigands.

— Où pensez vous les trouver ?

— A Paris parbleu ! Où voulez-vous qu'ils soient, je vous prie ?

— Quoi, nous irions à Paris ?

— Comme vous le dites, il faut que nous soyons en route dans une heure.

Une heure après ils prenaient le chemin de fer. A chaque station, le briquetier demandait si ce n'était pas là Paris.

Mais Paris n'apparaissait pas à ses yeux ; il ne voyait que les arbres et les collines danser en rond.

Le père Tirelire, qui n'avait voyagé que dans quelque mauvais coucou, trouvait pourtant que la locomotive n'allait pas assez vite ; il se disait qu'il n'arriverait jamais assez tôt pour mettre la main sur les ravisseurs.

La machine hurla et s'arrêta une dernière fois. On était à Paris.

## XIII

PARIS !—RENCONTRE.—UN CONCIERGE LETTRÉ.

Paris ! Ce mot fit frémir le briquetier des pieds à la tête. Il allait donc voir ce Paris dont on dit tant de merveilles, il allait surtout retrouver son crocodile ! car les voleurs étaient à Paris ! Il descendit dans un hôtel du boulevard de l'Hôpital, portant sur son épaule la fameuse toile de Pierre Coutil, que les voleurs avaient oubliée.

— Baptiste, dit-il, il nous faut dès ce soir, parcourir Paris.

— Eh quoi ! répondit Baptiste, vous pensez trouver comme ça nos brigands ? M'est avis que vous cherchez une aiguille dans une botte de foin !

— Il n'y a pas de botte de foin qui tienne, en route nous les retrouverons.

Ils gagnèrent le quai Saint-Bernard, où un magnifique spectacle les attendait.

La seine reflétait les derniers feux du soleil couchant, et tout au bout Notre-Dame dessinait sa noire silhouette.

Le briquetier admira ce tableau dans les limites de sa modeste poésie, tout en ne perdant pas de vue les passants.

Et suivant les quais, ils arrivèrent au Pont-Neuf, qu'ils voulurent traverser pour voir la statue d'Henri IV.

Tout à coup le père Tirelire aperçut à quelques pas devant lui un grand gaillard qu'il crut reconnaître.

— Baptiste, cria-t-il, c'est lui, voilà notre voleur ! Au voleur.

Et il s'avança son bâton à la main.

La foule s'assembla en un clin d'œil.

— Que me veut-on ? demanda l'homme que le briquetier montrait au doigt.

Le père Tirelire examina l'individu.

— Pardon, monsieur, dit-il, son chapeau à la main, je me suis trompé : vous avez juste la taille d'un voleur qui m'a enlevé ce que j'avais de plus précieux.

— Serais-ce votre femme ? dit un loustic.

—Il s'agit bien de ma femme ! On m'a enlevé un crocodile !

—Un crocodile !... Mais ce villageois est un échappé des Petites-Maisons, continua le loustic, il doit avoir un numéro sur son habit.

—Ce n'est pas ça, dit le géant, cet imbécile va me rendre raison de son insulte. Votre carte s'il vous plaît ?

—Sa carte ?... mais on vient de vous dire qu'il l'a perdue !

Le père Tirelire était tombé dans un guépier.

Les bons mots pleuvaient sur sa tête, et les curieux grossissaient de plus en plus.

—M'est avis qu'il faut jouer des coudes," souffla Baptiste.

Et ce disant, il se fraya un passage. Le briquetier le suivit, et tous deux disparurent dans la rue de la Monnaie.

Le hasard les mena au Palais royal.

—Certes, se dit le briquetier, ce n'est pas parmi ce beau moude que je trouverai mes voleurs, à moins que je n'y pince ce scélérat de Barbaste : c'était un élégant, je n'ai pas oublié son gilet !

Il fit le tour des galeries resplendissantes de bijoux, mais il n'en fut pas ébloui ; il rêvait à son crocodile. Il ignorait d'ailleurs le prix de toutes ces magnificences, lui qui n'avait jamais porté même un modeste oignon dans son gousset.

En sortant du Palais-Royal, ils prirent la rue Vivienne et débouchèrent sur les boulevards. Ces cent mille becs de gaz, ces voitures sans nombre qui se croisent avec leurs fanaux allumés, étonnèrent bien quelque peu le briquetier.

—C'est tout de même beau, tirelire ! s'écria-t-il.

Du boulevard Montmartre à la Bastille point ne rencontra ses voleurs. Ils rentrèrent par le pont d'Austerlitz, à leur hôtel du boulevard de l'Hôpital, brisés de fatigue.

—Ah ! s'exclama doucement le briquetier, Baptiste, je crois que vous avez raison : nous cherchons une aiguille dans une botte de foin !

Il passa la nuit à songer aux moyens de retrouver son crocodile.

Dès les cinq heures du matin, il frappait à la loge du concierge.

—Qui est là ? demanda le cerbère.

—C'est moi !

—Qui, vous ?

—Moi, le père Tirelire !

—Que me voulez-vous, avec votre tirelire ? Allez chercher ailleurs votre tirelire ; vous ne voyez donc pas que je dors.

—Vous dormez ?

—D'un profond sommeil.

—Tant pis ! Je voulais vous demander un renseignement.

—Vous êtes le numéro ?...

—Je suis le voyageur d'hier au soir, vous savez ?...

—Je sais, le bonhomme qui portait une toile sur l'épaule.

—C'est ça.

—Je suis à vous."

Le concierge ouvrit la loge

Le briquetier fit un geste où se peignit toute la tristesse de son âme.

—Mon hôte, dit le concierge, Morphée a été, à ce que je vois, avare pour vous de ses pavots ; en d'autres termes, vous avez mal dormi ?

—Je n'ai pas fermé l'œil de la nuit.

—Seriez-vous dramaturge, et ne travailleriez-vous que la nuit ? Avez-vous trouvé votre dénoûment ?

—Monsieur, je ne suis qu'un pauvre paysan à la recherche d'un objet volé.

—On vous a volé quelque chose ?... Nous

—Un crocodile ! je sais ce que c'est, il y en a au Jardin des Plantes. Comment étiez-vous possesseur de cet amphibie ?

L'histoire en serait longue ; qu'il vous suffise de savoir qu'il m'a été enlevé à Bordeaux par trois coquins. Je pense qu'ils se sont dirigés sur Paris.

(A suivre.)

Le 10 décembre prochain LA BIBLIOTHÈQUE A 5 CENTS commencera la publication du magnifique roman d'Emile Richebourg "L'IDIOTE." Comme le tirage en sera limité, ceux qui voudront se le procurer feront bien de se hâter de souscrire, pour être plus sûr de ne pas le manquer.

Nous attirons l'attention de nos lecteurs sur l'annonce que nous publions ailleurs, au sujet de deux beaux feuilletons qui se vendent à notre bureau pour 10 cts.

MAISON FONDÉE EN 1859

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122, RUE SAINT-LAURENT, 122

MONTREAL

La préparation des prescriptions de médecins est sous le contrôle direct du propriétaire, aidé de gradués compétents. Les médecins de la campagne, les institutions publiques, les collèges et les couvents, sont servis de Drogueries pures, aux prix du gros.

SPECIALITÉS

GRAY'S CASTOR FLUID, pour les Cheveux.

GRAY'S DENTAL PEARLINE, pour les Dents.

GRAY'S SAPONACEOUS DENTIFRICE, pour les Dents.

GRAY'S CHLORALYNE, pour le Mal de Dents.

GRAY'S "WHITE ROSE LANOLIN CREAM," pour mains crevassées, peau rude, etc.

**HENRY R. GRAY**

CHIMISTE-PHARMACIEN

122 RUE ST. LAURENT, MONTRÉAL

**QUEEN'S = THEATRE**

SPARROW & JACOBS, GÉRANTS

(Autrefois le QUEEN'S HALL)

Semaine commençant Lundi, 7 Décembre, Matinée Mercredi et Samedi,

LA MAGNIFIQUE TROUPE D'OPÉRA

— DE —

**PAULINE HALL**

Jouera deux grands opéras

"MADAME FAUVART"

ET

"LA BELLE HELENE"

PRIX

Sièges d'orchestre, \$1.50, \$1; cercle d'orchestre, 75c et 50c; balcon, 50c; galerie, 25c; loges, \$6. et \$8.

Matinée populaire pour les dames et les enfants samedi. Prix, sièges d'orchestre réservés, 50c; cercle d'orchestre, 35c; balcon, 25c; bons sièges réservés pour 50c.

Sièges réservés en vente au magasin de musique de Sheppard, et à la New York Piano Co.

**THEATRE - ROYAL**

SPARROW & JACOBS.....PROP. ET GERANT.

Semaine commençant LUNDI, 6 DECEMBRE, Après-midi et soirée.

LA GRANDE COMPAGNIE DE VARIÉTÉS

DE

**WEBER & FIELD**

25 — ARTISTES — 25

Chanteurs, danseurs, acrobates, etc., une véritable pléiade d'étoiles de première grandeur.

PRIX D'ADMISSION :

10, 20 et 30c. Sièges réservés, 10c extra.

Plan toujours ouvert au Théâtre de 9 a.m. à 10 p.m.

SEMAINE SUIVANTE : DEAR IRISH BOY.

**PILULES DE NOIX LONGUES COMPOSEES**

DE MCGALE

RECOUVERTES DE SURCE.

Pour la guérison certaine de toutes

AFFECTIONS BILIEUSES, TORPEUR DU FOIE, MAUX DE TÊTE, INDIGESTIONS, ÉTOURDISSEMENTS.

Et de toutes les malaises causés par le mauvais fonctionnement de l'estomac.

Ces pilules sont fortement recommandées, comme étant un des plus sûrs et plus efficaces remèdes contre les maladies plus haut mentionnées. Elles ne contiennent pas de mercure ni aucune de ces préparations. Tout en étant un puissant purgatif, pouvant être administré dans n'importe quel cas, elles ne contiennent aucune de ces substances délétères qui pourraient les rendre préjudiciables à la santé des enfants ou des personnes âgées.

**B. E. MCGALE**

PHARMACIEN

2123 rue NOTRE-DAME

**LA PRESSE**

JOURNAL QUOTIDIEN

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal

**UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE**

Abonnement en dehors de Montréal SEULEMENT \$3.00 PAR ANNÉE

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

ANNONCEZ DANS "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

MOYENNE POUR LE MOIS DE SEPTEMBRE

**20,889 par jour**

Pour prix et toute autre chose, s'adresser à

**LA PRESSE,**

71 et 71a Rue St-Jacques, Montréal

# POUR LES VERS

## LES CRÈMES de CHOCOLAT DE DAWSON

Le remède contre les VERS le plus plaisant et le plus sûr qui ait encore été offert au public.

Recommandé par les Médecins

EN VENTE PARTOUT

25 Cents la Boite.

E. G. SIMARD, B. C. L.

(DE SIMARD & SIMARD)

NOTAIRE PUBLIC

15 RUE ST. JACQUES, MONTREAL.

J. EMILE VANIER

(Ancien élève de l'École Polytechnique)

INGENIEUR CIVIL, ARPENITEUR

107 Rue St-Jacques, (Royal Building)

MONTREAL.

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger.

**PRENEZ LE**

**REMÈDE de DRSEY**

LE GRAND REMÈDE FRANÇAIS contre la DYSPEPSIE, les AFFECTIONS BILIEUSES, la CONSTIPATION et toutes les maladies de l'ESTOMAC, du FOIE et des INTESTINS.

Chez tous les PHARMACIENS

Prix: \$1.00

# Belle Musique à Vendre.

NOUS VENONS DE RECEVOIR

3,000 MORCEAUX de MUSIQUE

QUE NOUS VENDONS

10, 15 et 20 Cts.

Nous avons les morceaux les plus nouveaux et les mieux choisis: musique classique, morceaux d'opéra, chansonnettes, danses, etc

Le public est prié de venir visiter notre assortiment, au bureau de *La Bibliothèque à Cinq Cents*.

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE,

No. 516 RUE CRAIG, MONTREAL.

Le meilleur marché et le plus complet des journaux de Modes parisiens

**"LA NOUVEAUTÉ"**

Paraissant toutes les semaines, le Numéro, 5 Cts.

PARIS, 35 Rue de Verneuil

MONTREAL, Poirier, Bessette & Neville, 516 rue Craig.

"LE SAMEDI" est imprimé avec l'encre

DE

SHELDON COLLINS' SON & CO.,

32 and 34 Frankfort Street, New-York

ARISTIDE BELAIR,  
Contracteur - Menuisier,

218 AVENUE LETOURNEUX,  
VILLE DE MAISONNEUVE.

Toute sorte d'Ouvrages en Menuiserie exécutés avec soin et promptitude et à des prix modérés.

HÂTEZ-VOUS D'ENVOYER

10 Cts.

Magnifiques Feuilletons  
A BON MARCHÉ  
10 cts-chaque-10 cts

Seconde édition des deux grands  
FEUILLETONS à sensation

"L'ANGE DU FOYER"

— ET —

"Le Remords d'un Ange"

que *La Presse* a publiés, contenant l'un 112 et l'autre 88 pages grand format

SE VENDENT 10 CENTS CHAQUE

— Franc de port —

AU BUREAU DE

La Bibliothèque à Cinq Cents,  
516 RUE CRAIG, MONTREAL.

## A LIRE

LA PETITE REVUE PARISIENNE, et LE CORRESPONDANT LITTÉRAIRE. Abonnement, les deux journaux réunis, 5 frs. par an pour tous pays. Pour le Canada, \$1.00.

M. A. CLAVEL, directeur, 36 rue de Dunkerque, Paris.

LE SILLON, revue littéraire et artistique mensuelle. — Écrire à M. E. Boudry, 31 rue de Chabrol, Paris.

LA LYRE UNIVERSELLE, revue poétique illustrée Lamartinienne. Abonnement, 5 frs. par an. Jules Canton, directeur, 19 rue Soufflot, Paris.

LE MUSÉE DES FAMILLES, paraissant deux fois par mois. — Librairie Ch. Delagrave, 15 rue Soufflot, Paris.

L'INTERMÉDIAIRE DES CHERCHEURS ET DES CURIEUX. — PARIS: Lucien Faucon, directeur, 13 rue Cujas, New York: P. W. Christern, 251 Fifth Avenue.

JOURNAL DE LA JEUNESSE. — Abonnement: Un an, 20 frs., Six mois, 10 frs. — Bureaux à la librairie Hachette & Cie, 79 Boulevard Saint-Germain, Paris.

## SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE

du Dr NEY



Pour le soulagement et la guérison de l'Asthme, de la Bronchite, du Catarrhe, du Croup, etc.

Après une expérience de nombre d'années chez une foule de personnes, le SPECIFIQUE DU Dr NEY est offert au public en toute confiance. Les mérites de cette excellente préparation sont attestés par de nombreux témoignages. Faut-il d'espérer, nous ne donnons que quelques extraits de deux de ces attestations.

La Rev. Sœur A. Boire, de l'Hôpital Général de St-Boniface, Manitoba, dit:

"Quant à l'effet de votre Spécifique Anti-asthmatique, je crois qu'il vaut ce qu'il promet. S'il ne guérit pas toujours, il soulage infailliblement."

St-Boniface, 8 juin 1887. SEUR A. BOIRE.

Le Dr G. Desrosiers écrit, 15 nov. 1899:

"J'ai fait usage du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY dans plusieurs cas d'asthme avec très bon succès. J'ai eu un cas particulièrement grave, d'un vieillard de 72 ans, asthmatique invétéré depuis 12 à 15 ans. Cet homme était tellement mal, qu'il craignait la suffocation. Je lui fis essayer la formule du SPECIFIQUE ANTI-ASTHMATIQUE DU Dr NEY, et aussitôt la respiration reprit son cours régulier. Il y a de cela plusieurs semaines, et, d'après ce que j'en sais, sa santé a été excellente depuis cette époque. Je n'ai donc qu'à louer de l'usage de cette excellente préparation."

St-Félix de Valois, G. DESROSIERS, M. D.

Vendu par tous les pharmaciens en boîtes de 50 cts et de \$1.00.

Franc par la maille sur réception du prix.

SEUL PROPRIÉTAIRE

L. ROBITAILLE, Pharmacien

JOLIETTE, P. Q.

# La Bibliothèque à Cinq Cents

PUBLICATION HEBDOMADAIRE

Revue Littéraire, Artistique et de Mode.

Contient les plus beaux romans du jour, avec illustrations.

Abonnement: Un An, \$2.50. Six Mois, \$1.25

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE

VENTE AU NUMÉRO, 5 Centins

En vente dans tous les dépôts de journaux, tous les jeudis. Pour abonnements et annonces s'adresser à

POIRIER, BESSETTE & CIE,

Editeurs-Propriétaires,

No. 516 Rue Craig, Montreal

Si vous voulez vous tenir au courant de ce qui se passe autour de vous

LISEZ LA PRESSE LISEZ

JOURNAL QUOTIDIEN.

Le plus populaire de tous les journaux français de Montréal.

UN CENTIN LE NUMERO, EN VILLE.

Abonnement en dehors de Montréal

SEULEMENT \$3.00 PAR ANNEE.

STRICTEMENT PAYABLE D'AVANCE.

EDITION HEBDOMADAIRE DE 8 GRANDES PAGES \$1.00 par Année

Si vous voulez avoir ce que vous désirez, ou disposer de quelque chose,

Annoncez dans "LA PRESSE,"

Journal possédant la plus forte circulation de tous les journaux français du Canada.

Moyenne pour le mois de Juin

20,774 par jour

Pour prix, et tout autre chose, s'adresser à

LA PRESSE,

71 Rue St-Jacques, Montréal.

IMPRIMERIE

POIRIER, BESSETTE & NEVILLE

516 Rue Craig, Montréal

Nous exécutons, à bien bon marché, toute espèce d'ouvrages, tels que:

- Circulaires, Livres,
- Brochures, Pamphlets,
- Affiches, Programmes,
- Cartes de visite, Cartes d'affaires,
- Entêtes de comptes, Pense-cartes,
- Annonces d'encan, Etiquettes,
- Blancs de toutes sortes, etc., etc.

Commandes Promptement Exécutées. Caractères de Luxe.

A meilleur marché que partout ailleurs.